

L'HISTOIRE VÉCUE

129

LÉON TESSE



L'OUVRAGE COMPLET
60
ILLUSTRE

UNE CONSPIRATION SOUS LOUIS XIII



F. ROUFF. Editeur, PARIS

Une conspiration sous Louis XIII

par Léon TESSE

CHAPITRE PREMIER

Tout le long du jour, le mousquetaire gris de la maison du roi, Bertrand de Forville, avait été de garde au Palais, dans l'antichambre précédant le cabinet de travail de Sa Majesté.

A l'ordinaire, ce service ne lui pesait point, il s'amusait à bavarder avec les dames de la cour ou avec ses camarades qui passaient par là. Mais cette journée-ci lui avait été pénible et le temps lui avait paru particulièrement long.

Le cardinal de Richelieu était venu à l'improviste vers son royal maître, ce qui indiquait déjà un événement important. Il était arrivé presque incognito et l'air courroucé. Et, quand le cardinal avait l'air courroucé, l'atmosphère devenait lourde tout alentour et nul ne respirait à l'aise, chacun se demandant si, par étourderie ou imprudence, il n'était pas pour quelque chose dans la colère du premier ministre.

D'ailleurs, même quand Richelieu n'était point maussade ou fâché, il n'était personne — pas même Louis XIII — qui se sentit le cœur léger en présence de cet homme; à plus forte raison, quand il fronçait le sourcil et parlait haut...

Or, cet après-midi, le roi et le ministre, demeurés seuls en présence, l'entrevue n'avait pas dû être très cordiale, à en juger par les éclats de voix courroucés et les bribes de phrases qui parvenaient aux oreilles de Bertrand de Forville :

— C'est un impertinent que ce jeune homme, un ambitieux effronté, disait le cardinal.

— Mais..., essayait de répliquer timidement Louis XIII.

— Un ambitieux sans vergogne... prétendre assister au conseil du roi... Je ne veux plus le voir près de vous, Sire, vous allez le renvoyer...

— Mais...

— Le remettre à sa place, à cette place modeste dont je n'aurais

jamais dû le tirer... Ah! j'en suis bien récompensé. Maintenant, ce jeune freluquet prétend conduire les affaires de l'Etat! Commander une armée!...

Puis le ton de la discussion s'étant abaissé, Bertrand n'avait plus rien entendu qu'un murmure indistinct. Quelque temps après, Richelieu était sorti brusquement, avait regagné son carrosse, et le silence — un silence oppressant — avait régné sur le Palais.

Aussi l'heure qui sonnait, où finissait sa garde, apparaissait-elle à Bertrand de Forville comme l'heure de la délivrance.

— Ouf! fit-il dès qu'il eut fait quelques pas dans la rue, il est bon de respirer en paix et de s'aller reposer l'esprit de toutes ces intrigues et de toutes ces querelles qui habitent la demeure des grands.

Il marcha un instant, songeur; puis, hanté malgré tout par la scène de la journée, il se reprit à penser :

— A qui donc pouvait en vouloir le Cardinal? Sûrement, à l'une de ses créatures... Il en a-tant! Mais une de ses créatures qui est auprès du roi... Je dois la connaître... Qui cela peut-il être?... Il me semble avoir entendu le nom de Cinq-Mars, mais je n'en suis pas sûr.

Il passa en revue ceux qu'il voyait évoluer autour du souverain et qui pouvaient répondre à ce qu'il cherchait; mais, bien vite, il s'avoua impuissant à deviner.

— Bah! tant pis! ça n'est pas moi, et c'est le principal, car je ne voudrais pas mériter la colère de Son Excellence le Cardinal de Richelieu... Brr!... Pensons à autre chose!

Il se mit à fredonner la marche des mousquetaires gris, pour chasser ses préoccupations.

Au bout de quelques instants, il se sentit réconforté.

— Au diable le Cardinal et sa méchante humeur! La vie, après tout, n'est pas si mauvaise que cela!...

Pour lui, Bertrand de Forville, la vie, en effet, n'était pas présentement, mauvaise. De petite mais bonne noblesse provinciale, il avait eu la chance d'entrer aux mousquetaires gris de la maison du roi et de se distinguer de telle sorte à la guerre que Louis XIII lui marquait quelque bienveillante attention.

Cette faveur lui avait donné de l'audace, et il avait osé aspirer à la main d'une demoiselle d'honneur de la princesse Marie de Gonzague, la fière Isabelle, qui ne l'avait pas repoussé. Et c'était vers sa fiancée qu'il se dirigeait maintenant, heureux de cette soirée qu'il allait passer auprès d'elle et oublieux des nuages de la journée...

Comme il arrivait à un carrefour ordinairement très sombre, la lune se découvrit et le carrefour fut comme discrètement éclairé.

Alors, il lui sembla que quelque chose remuait dans l'encoignure d'une porte et, comme il était curieux, il s'approcha pour voir ce que c'était. Au fur et à mesure qu'il approchait, ce « quelque chose qui remuait » semblait vouloir se faire petit, petit, et échapper au regard perçant du mousquetaire. Mais celui-ci était têtu, et plus on paraissait désireux de s'esquiver, plus il était décidé à ne pas le permettre... Quand il fut tout proche de l'encoignure, il allongea vivement la main et ramena à la lumière une femme qui se cachait le visage dans la mante dont elle était enveloppée.

— Allons, la belle, n'ayez pas peur, on ne vous veut aucun mal... Faites-moi un sourire et je m'en vais... puis demeurez là toute la nuit, si cela vous plaît.

Mais comme la femme continuait à dissimuler sa figure, le mousquetaire fronça le sourcil : cette inconnue était-elle malade?... blessée?... ou abîmée dans le désespoir?...

— Vous avez du mal... ou du chagrin?...

Pas de réponse.

Alors, s'impatientant devant ce silence obstiné, il découvrit d'un geste brusque ce visage qu'on lui dérobaît, mais aussitôt il lâcha la femme, et s'écria, stupéfait :

— Madeleine, c'est toi, courant seule les rues à cette heure!

Madeline, une mince et blonde jeune fille, aux grands yeux bleus, rougit de confusion et baissa la tête. Mais Bertrand de Forville avait rapidement pu voir qu'elle ne paraissait ni blessée, ni malade, encore moins désespérée.

Il la saisit par le bras et la secoua un peu rudement :

— Que fais-tu là? Réponds. J'ai le droit de le savoir... Ne suis-je pas ton parrain, c'est-à-dire ton second père?

Madeline, se rendant compte qu'il lui fallait enfin répondre quelque chose, se décida à ouvrir la bouche :

— Ne vous fâchez pas, parrain, je viens d'aller promener le chien de mes maîtres...

— A cette heure?

— Je me suis attardée ce soir dans mon ouvrage...

— Et ce chien, où est-il?

— Il est parti en avant, il doit être rentré...

— Et toi, tu l'attends dans ce coin sombre... Singulière idée! Enfin! Hum!... Garde tes secrets, ma fille. Mais ce que je ne veux pas, c'est te laisser seule retourner chez tes parents, je te rentre.

— Mais, parrain...

— Pas de mais, petite fille...

— Je n'ai pas peur.

— Eh bien! moi, j'ai peur... pour toi. Les rues ne manquent pas de coupe-jarrets ni de coupe-bourses, qui ne se gêneront pas pour te dévaliser...

— Moil une pauvre fille!

— Ce n'est pas écrit sur ton visage. Tu es jolie comme un cœur et, ma foi, assez bien nippée pour une demoiselle de magasin... Et puis, tu sais, comme dit le proverbe, « la nuit, tous les chats sont gris », et messieurs les voleurs n'y regardent pas de si près...

Madeline soupira : il lui fallait se résigner et se laisser rentrer par son parrain. Il était clair que cela lui déplaisait, et elle ne put s'empêcher de faire la moue.

— Allons, bon pensa le mousquetaire, la voilà fâchée! Il n'y a donc que des gens fâchés, aujourd'hui : cet après-midi, le Cardinal et, maintenant, Madeline! Mais Madeline est quand même plus agréable à regarder que Son Eminence! Brr!... qu'il était laid, pâle et colère!

Quelques instants, il se remit à songer et à chercher le sujet de cette colère; puis, d'un geste insouciant, il chassa cette préoccupation et, fatigué du silence où Madeline s'obstinait, il reprit :

— Si tu crois, petite, que ça ne me gêne pas de faire ce détour! Je suis pressé, très pressé! Sais-tu où je vais? Non?... Tu ne devines pas?... Eh bien! gamine, je vais chez la princesse de Gonzague visiter sa première demoiselle d'honneur, Isabelle, qui s'est fiancée à moi hier... Quand tu seras fiancée, Madeline, tu comprendras quel sacrifice je fais en retardant de quelques minutes, pour toi, le moment de revoir Isabelle...

Ces mots parurent soudain dérider Madeleine, qui se décida enfin à répondre :

— Quand je serai fiancée, dites-vous, parrain? Soyez satisfait, je suis fiancée, et c'est mon promis que j'attendais.

— Tu ne pouvais pas le dire, petite cachottière! Je l'aurais attendu avec toi pour lui être présenté, et pour le féliciter...

— Oh! soupira tristement Madeleine, il n'y a encore rien d'officiel, malheureusement.

— Et pourquoi? Ma filleule a-t-elle fait un choix indigne?

— Oh! non! Trop beau pour moi, au contraire!

— Trop beau, palsambleu, tu déraisonnes! Ta jeunesse, ta beauté, cela vaut une fortune et, quant à la noblesse, tu es ma filleule et ma sœur de lait!

— Dieu vous entende! murmura Madeleine.

Et comme ils arrivaient devant la demeure de la jeune fille, celle-ci tendit le front à son parrain pour qu'il y déposât un baiser, et elle disparut dans la maison.

CHAPITRE II

Isabelle, demoiselle d'honneur de la princesse Marie de Gonzague, achevait de se parer en attendant son fiancé, Bertrand de Forville, lorsqu'elle entendit heurter à la porte. Elle se hâta d'ouvrir, joyeuse, mais aussitôt elle eut un cri de surprise : ce n'était point le mousquetaire qui se tenait sur le seuil de la chambre, mais un jeune homme élégant et beau, drapé dans une cape de drap fin...

— Monsieur de Cinq-Mars! s'écria Isabelle. Mme de Gonzague vous croyait auprès du roi, elle ne vous espérait pas ce soir.

— Elle n'est point chez elle?

— Si... mais... elle est déjà dans sa chambre.

— Demandez-lui de me recevoir, j'ai besoin de la voir... C'est urgent et grave.

Le jeune homme était pâle, un léger frémissement l'agitait.

Isabelle le fit entrer dans le petit boudoir de la princesse, puis alla prévenir celle-ci. Marie ne fut pas longue à descendre; cette visite inattendue de celui qu'elle considérait comme son futur époux, l'alarmait.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle en gardant dans ses mains la main de Cinq-Mars. Que vous est-il arrivé? Rien de fâcheux, j'espère?

— Ah! Marie, je suis désespéré et j'ai soif de vengeance!

— De vengeance? Et contre qui, grands dieux?

— Contre Son Excellence le Cardinal de Richelieu!

— Taisez-vous! s'écria Marie épouvantée.

— Il ne me fait pas peur...

— Mais de quoi vous venger?...

— S. M. le roi Louis XIII, dont j'ai l'honneur d'être le favori, m'avait

convié aujourd'hui à son conseil, et m'avait promis le commandement d'une armée...

— Eh bien?

— Le Cardinal a exigé que je sorte de la salle du conseil... et je n'ai par mon commandement. Il paraît que mon influence sur le roi inquiète Richelieu; le projet de notre union, Marie, lui porte ombrage, il craint de me voir trop puissant, il veut m'abaisser...



— *Que fais-tu là?... (p. 3).*

L'attitude de Marie de Gonzague changea soudain : puisque le Cardinal en voulait à son amour, l'affaire était différente, et Cinq-Mars devait être encouragé dans ses projets.

— Vous avez raison, mon ami, il faut lutter contre ce ministre impudent qui ose aller contre les volontés du roi, car le roi nous soutient...

— Le roi?...

Cinq-Mars sourit : oui, Louis XIII le soutenait, mais il connaissait trop le monarque pour s'illusionner sur sa résistance au Cardinal...

— Je ne compte pas sur le roi pour se débarrasser d'une tutelle dont il s'accommode... Mais sur d'autres...

— D'autres?

— Oui. N'en connaissez-vous pas, Marie, qui soient impatients de reprendre la place due à la noblesse, trop longtemps brimée par ce damné Cardinal?...

— Il y a d'abord Monsieur, frère du roi...

— C'est un appui dont la solidité est douteuse; mais, tout de même, Gaston d'Orléans peut servir à mes desseins...

A ce moment, la princesse prêta l'oreille en faisant signe à Cinq-Mars de se taire; dans la pièce à côté du boudoir, elle percevait nettement des chuchotements et des bruits de pas.

Elle appela :

— Isabelle! Isabelle!

Un assez long moment s'écoula et la demoiselle d'honneur parut.

— Isabelle, quelle est la cause de ce bruit de pas, de voix que j'entends?...

— Que madame la princesse ne s'inquiète point, répliqua Isabelle en rougissant. C'est Bertrand de Forville, mousquetaire de la maison du roi et mon fiancé, qui est venu me rendre visite.

— Fort bien, ma chère. Ne vous troublez pas, il n'y a rien là que de très naturel. Si vous désirez vous promener, je n'ai pas besoin de vous.

Isabelle s'inclina en remerciant, puis disparut.

— Il est inutile, expliqua Marie de Gonzague, qu'un mousquetaire du roi risque de vous surprendre ici après la scène de cet après-midi. Le Cardinal...

— Oh! cet homme, je l'exècre! interrompit Cinq-Mars. Se mettre en travers de ma réussite... et surtout en travers de nos projets, Marie!

— Défendez votre fortune, défendons notre bonheur, mon ami. Mais, pour l'instant, ayez l'air de vous soumettre; n'insistez pas auprès du roi, demeurez un peu à l'écart...

— Me contraindre ainsi! Je ne saurais m'y résoudre, je veux lutter pour reconquérir l'amitié et la confiance de mon souverain...

— Luttez d'abord pour abattre le Cardinal, ce ministre tout puissant dont le roi lui-même a peur... Richelieu a des ennemis nombreux et haut placés. En plus de Gaston d'Orléans, il y a le duc et la duchesse de Bouillon, il y a même la reine...

— Chut! taisez-vous, Marie, le mousquetaire du roi n'est peut-être pas loin et pourrait nous entendre...

Longtemps encore, la princesse de Gonzague et Cinq-Mars continuèrent à voix basse une mystérieuse conversation. Enfin, Marie soupira :

— Allez, Cinq-Mars, allez vite, ayez grand soin que personne ne vous voie sortir d'ici, et ne revenez pas me voir avant que je vous fasse secrètement prévenir.

CHAPITRE III

Ce soir-là, Auguste de Thou, bibliothécaire du roi, paraissait inquiet. Il allait et venait dans son cabinet de travail, essayant vainement de distraire par la lecture l'impatience qui semblait le tenir.

Le silence de la nuit entourait sa demeure, située au fond d'un jardin, et chaque craquement des branches ou chaque frissonnement de feuilles le faisait tressaillir et tendre l'oreille avec inquiétude.

C'est que de Thou, malgré sa jeunesse, sa candeur et son honnêteté, se rendait compte qu'il allait s'engager dans une aventure audacieuse dont il n'attendait et ne voulait personnellement aucun profit.

Il entendait seulement, en agissant comme il allait le faire, venir au secours de la reine, dont Richelieu était l'ennemi, et faire cesser la guerre européenne que le Cardinal entretenait. Du moins, c'était l'opinion répandue par les adversaires du ministre.

Mais si de Thou pensait accomplir son devoir de loyal sujet et d'homme doux et pacifique, il ne se dissimulait pas la témérité de l'entreprise, et c'est pourquoi son attente, ce soir-là, était pleine d'anxiété. Enfin, comme dix heures achevaient de sonner, il distingua nettement un léger glissement de pas sur le gravier du jardin.

Il s'avança vers le vestibule, ouvrit la porte avec d'infinies précautions, distingua cinq formes sombres qui se rapprochaient de la maison.

Lorsqu'elles furent au bas du perron, de Thou éleva la lanterne sourde qu'il tenait à la main. L'un des personnages, bien dissimulé dans une large cape, fit un signe que de Thou reconnut; il ouvrit alors largement la porte.

— Entrez, dit-il à voix basse.

Et il les introduisit dans son cabinet.

Les visiteurs, une fois à l'abri, se débarrassèrent de leurs manteaux et de Thou salua amicalement ses amis Cinq-Mars et Fontenailles, s'inclina avec respect devant un troisième personnage, l'appelant Monseigneur, et qui n'était autre que Gaston d'Orléans, frère du roi.

Dans un coin sombre de la pièce, une femme s'était assise dans un large fauteuil; elle n'avait quitté ni le manteau dont elle s'enveloppait, ni la mantille de dentelle qui lui couvrait la tête et retombait, en le dissimulant, sur le visage. Près d'elle, debout, se tenait Marie de Gonzague.

De Thou mit genou en terre devant la dame voilée et inclina son front sur la main gantée qu'elle lui tendit; puis, il sourit à Marie et, rompant le silence, il dit :

— J'espère que le comté de Labrette ne va pas tarder; il devrait être déjà là, car c'est à lui à attendre et non pas à Votre...

La dame fit un signe en murmurant :

— Chut!

Et Fontenailles s'empressa d'interrompre :

— Ne vous impatientez pas, de Thou, la prudence lui a peut-être interdit d'aller aussi rapidement qu'il le désirait. Qu'il arrive, même en retard, c'est le principal.

— Il arrivera, dit Cinq-Mars avec impétuosité, il arrivera ou je partirai moi-même vers ceux qui nous l'envoyaient.

Marie de Gonzague sourit :

— Quelle fougue, mon cher Cinq-Mars! Mais aussi quel téméraire vous faites! Je tremble pour vous!

— Et vous, ma chère Marie, quelle âme craintive!... Quand on agit pour le bien de Sa M...

De nouveau, la dame masquée leva la main en disant encore une fois « Chut! ». Et de Thou ajouta :

— Je vous en prie, Cinq-Mars, ne nommez personne.

— Non, personne, insista Gaston d'Orléans. L'affaire est trop délicate. Je veux bien être débarrassé du Cardinal, mais c'est un homme d'Eglise, ne l'oubliez pas...

— On s'en débarrassera quand même, dit Cinq-Mars d'un air résolu.

— On risque d'être excommunié, dit Gaston en se signant.

— Ne vous inquiétez pas de cela, Monseigneur, assurez-nous votre appui, c'est tout ce que nous demandons.

— L'accord avec M. de Bouillon et l'Espagne est cependant indispensable, dit Marie de Gonzague.

— Sans doute, ajouta Fontrailles. Nous ne vaincrons ce damné ministre qu'avec l'aide des armées espagnoles...

— Et ce comte de Labrette qui n'est pas là, au rendez-vous fixé... Je suis anxieux, je l'avoue, car c'est lui qui nous apportera les dernières propositions d'Espagne.

— Et c'est précisément pourquoi, Cinq-Mars, répliqua Fontrailles, il lui faut aller prudemment et n'avancer qu'avec lenteur. Qu'il soit en retard, rien d'extraordinaire.

— Piano, pianissimo, c'est plus sûr. Nous pouvons bien attendre, n'est-ce pas? fit Gaston en se tournant vers la dame silencieuse.

— Attendre... faire attendre une personne telle que Votre Majesté. .

Le mot était lâché avant même que la dame ait pu interrompre Cinq-Mars. Gaston se tourna vers lui, mécontent :

— Ma belle-sœur ne veut pas être nommée, pas plus ici qu'ailleurs.

A la moindre allusion, nous nous retirons de cette affaire...

Cinq-Mars s'inclina :

— Que Monseigneur accepte mes humbles excuses...

— C'est bon...

A ce moment, des pas discrets montèrent le perron; de Thou se précipita pour ouvrir : un homme, couvert d'une poussière attestant la longue route qu'il venait de faire, entra. C'était le comte Raoul de Labrette.

— Enfin! s'écria Cinq-Mars.

— Quelles nouvelles? interrogea Marie.

— Bonnes. L'accord est fait, je l'apporte pour le soumettre à vos corrections et le faire signer, s'il vous convient.

— Je ne signalerai rien, dit la reine. Mais je suis d'accord.

Le comte de Labrette tira une feuille de la doublure de son pourpoint.

— Voici le papier, dit-il.

Tous se penchèrent pour l'examiner.

— C'est bien ce dont nous avons convenu, dit Cinq-Mars. D'abord, nous nous débarrassons du Cardinal, à Lyon, où il va passer pour suivre le roi à la guerre d'Espagne. Puis l'armée espagnole viendra nous assister pour avoir raison de ces Brégé, de ces Chavigny, de ces Condé, enfin de tous ces gens qui tiennent pour le Cardinal et ne se déclareront pas vaincus, lui disparu...

— C'est bien cela, affirma Gaston. Croyez-vous que moi, frère du roi,



Un homme couvert de poussière entra (p. 8).

on m'emmène à la guerre, sans emploi et sans titre? Quelle injure! Je n'irai pas!

— Patience! fit Fontrailles. Et quand repartez-vous, Labrette?

— Dès que mon service auprès du roi va me le permettre sans donner l'éveil...

La reine se leva :

— Monsieur mon frère, accompagnez-moi, je vous prie. Je ne peux m'absenter plus longtemps...

Gaston salua l'assemblée, puis offrit son bras à Anne d'Autriche, en se dirigeant vers la porte. Fontrailles se précipita :

— Je ne vous quitte point et vous fais escorte.

— Nous aussi! s'écrièrent Marie et Cinq-Mars.

— Un instant, monsieur de Labrette, dit de Thou, permettez-moi de jeter un coup d'œil sur le papier que vous nous apportez.

— Volontiers.

Restés seuls, les deux hommes continuèrent à causer un long moment et il était déjà tard lorsque Raoul de Labrette sortit de chez de Thou. Il hésita quelques secondes sur la direction qu'il allait prendre pour retourner chez lui. Le quartier, cependant, lui était familier, il y venait s'y promener fréquemment depuis certain jour, où il avait remarqué à la sortie de l'église une belle jeune fille qu'il avait suivie et qui l'avait mené proche de la maison de de Thou, dans une vieille demeure de riches marchands, où elle était entrée.

Plusieurs fois, il l'avait entrevue dans la boutique où elle s'employait à la vente; il lui avait même parlé, mais jamais n'avait obtenu un mot de réponse : la jeune fille paraissait l'ignorer.

— Un comte de Labrette dédaigné par une fille de boutique! grognait-il enfin. Il ferait beau voir cela! J'ai bien mérité de me distraire un peu...

Il se dirigea vers la demeure de la jeune fille; une lumière filtrait sous la porte : il entendit des chuchotements dans le vestibule de la maison et, brusquement, la porte s'ouvrit.

Il aperçut la jeune fille et un mousquetaire qui prenait congé d'elle. Il se dissimula dans un coin d'ombre, essayant d'entendre ce qui se disait.

Mais il ne perçut que ces mots :

— Petite, va te coucher et fais de beaux rêves... Je veillerai sur toi.

— Mon cher parrain!

— Oui, Madeleine, la filleule de Bertrand de Forville, se mariera selon son cœur; foi de mousquetaire, j'y veillerai! Ne t'inquiète point de ce qui peut rôder autour de toi...

A cet instant, Raoul de Labrette ne put retenir un tressaillement, son épée heurta légèrement une borne contre laquelle il s'appuyait.

Bertrand dressa l'oreille comme un chien aux aguets.

— Rentre vite, petite, dit-il en refermant la porte sur Madeleine, étonnée.

Et il se précipita dans la rue sombre, du côté où il avait entendu ce léger bruit.

Des pas précipités qui s'éloignaient lui démontrèrent qu'il n'avait point rêvé : quelqu'un était là.

Les confidences de Madeleine lui revinrent à l'esprit : cet élégant jeune homme qui l'avait suivie depuis l'église et qu'elle retrouvait sur son chemin trop souvent, les paroles aimables qu'il lui avait adressées sans succès, cette persistance qui l'inquiétait, le pressentiment d'un danger menaçant son amour pour Denis, le fils de ses patrons, qu'elle devait épouser, tout cela passa en une seconde dans la tête du mousquetaire.

Il s'élança, guidé par le bruit des pas, à travers des ruelles obscures, mais la poursuite s'avéra bientôt impossible et au détour d'une rue, brus-

quement, Bertrand n'entendit plus rien; les pas avaient cessé, il n'y avait plus personne.

— Mille tonnerres! gronda Bertrand entre ses dents. Si tu en avais à Madeleine, c'est à moi que tu aurais affaire, qui que tu sois...

Raoul de Labrette était depuis longtemps rentré chez lui et endormi, que le mousquetaire se retournait dans son lit, sans pouvoir trouver le sommeil...

CHAPITRE IV

Ce matin-là, de Thou, Cinq-Mars et Raoul de Labrette se trouvaient en grande conversation dans le cabinet de de Thou.

Le soir même, Raoul pensait partir vers le duc de Bouillon, puis pour l'Espagne, porteur du traité secret retouché où se précisait le complot contre le Cardinal de Richelieu.

De Thou paraissait, au dernier moment, un peu hésitant et Cinq-Mars impatient de le décider.

— Je n'ai nulle ambition, mon cher, dit de Thou, après quelques secondes de méditation; c'est seulement pour mon pays que je travaille. Or, avec Richelieu, c'est une guerre continuelle, et la guerre c'est la ruine de la France, des provinces entières sont dépeuplées, cinq cent mille hommes sont morts de misère en Lorraine et au Rhin... Il faut que cela cesse, et on nous assure que la paix dépend de la disparition du Cardinal, mais...

— Mais quoi? Que veux-tu en faire de ce Cardinal, sinon le tuer? Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas...

— D'accord, mais appeler des armées étrangères sur notre sol...

— Croyez-vous donc, interrompit Labrette, que nos grands chefs militaires qui tiennent pour Richelieu se soumettent docilement au parti de la reine? Ne savez-vous pas qu'il s'agit d'enlever à la reine la régence et la tutelle de ses enfants, au cas où le roi mourrait, — et le roi est fort malade?... Ne concevez-vous point qu'on veuille secourir une femme — une reine, — que l'inimitié d'un ministre risque d'accabler?

De Thou soupira et, sans rien ajouter, mit sa signature au bas du document.

— Pour la France et la paix, murmura-t-il.

Et, à haute voix, il ajouta :

— Allez au plus tôt, monsieur de Labrette, ne gardez pas longtemps ce document... dangereux.

— Les préparatifs de départ du roi m'ont retenu; Sa Majesté quittera demain Paris avec son ministre et leur suite; si je suis assez heureux de ne pas faire partie de l'escorte, je partirai aussitôt où vous savez ..

— Sinon, que faire?... N'oubliez pas que le... le... la chose enfin, doit arriver à Lyon...

— N'ayez crainte, dussé-je crever cent chevaux, j'arriverai à temps à Lyon! J'irai plus vite seul qu'avec le roi et son ministre, malades tous deux...



Les deux hommes se quittèrent; de Thou, ému, regarda s'éloigner ce messager qui emportait le destin de tous les conjurés...

Le comte de Labrette organisait les derniers points de son dangereux voyage lorsqu'on frappa à la porte de sa chambre. Il ouvrit, un peu anxieux, après avoir rapidement fait disparaître les papiers qu'il avait devant lui. Mais bien vite son inquiétude se dissipa, le visiteur n'était autre que Cinq-Mars.

— Heureux de vous voir, mon cher! Ce matin, avec de Thon...

— Vous ne pouvez partir ce soir, interrompit Cinq-Mars; je viens d'être avisé que vous faites partie de l'escorte royale, comme moi d'ailleurs, et que demain nous quittons Paris avec Sa Majesté et le damné ministre.

— Fâcheux contretemps!... grogna Raoul.

— Sans doute, mais rien n'est perdu pour cela, affirma Cinq-Mars. Le roi ne va-t-il pas faire la guerre en Espagne? En les suivant, vous arriverez à votre destination première; quant à moi, je serai à Lyon, avec « Monsieur » et les autres... et le Cardinal. Je m'en charge. Nous sommes tous d'accord, peu importent les signatures! Ne sommes-nous pas entre gens de parole!

— Vous avez raison, Cinq-Mars! Que Dieu nous garde! A demain...

Bien que Cinq-Mars l'eût convaincu, Raoul de Labrette était maussade : tout était si bien combiné! Et voilà que sa désignation dans l'escorte royale dérangeait tout! Il ne pouvait s'empêcher de le regretter vivement. Se sentant ainsi mal disposé et la journée s'achevant, Raoul pensa qu'un peu de distraction serait salutaire pour changer ses idées. Il connaissait, sur les rives de la Seine, une guinguette charmante, où l'on dansait. Le vin y était bon, et les violons suffisants. C'était bien ce qu'il fallait pour un homme à la veille d'une entreprise aussi difficile que la sienne.

Jetant sur ses épaules une large cape qui dissimulait son costume de cour, enfonçant sur sa tête un large feutre qui ombrageait ses traits, il partit vers cette guinguette où il voulait oublier ses préoccupations.

Comme il en approchait, il fut étonné d'entendre, non pas la légère rumeur habituelle à ce lieu, mais un joyeux vacarme, une musique plus bruyante qu'à l'ordinaire, des éclats de rire, des cris, en un mot, toute l'animation de gens nombreux et pleins d'entrain.

Il fut sur le point de retourner sur ses pas, mais il réfléchit qu'il pourrait, sans être remarqué, se mêler à cette foule, et que c'était ce qui le distrairait le mieux.

— D'ailleurs, conclut-il, ces manants, s'ils m'aperçoivent, seront trop honorés de la présence d'un gentilhomme.

Il entra donc délibérément dans le jardin où, sous les tonnelles, des couples buvaient et se reposaient en attendant d'aller à nouveau se mêler à la danse.

Raoul de Labrette choisit une de ces tonnelles où il ne se trouvait personne, désireux d'observer un peu avant de frayer avec ces gens.

L'hôtelier, l'ayant aperçu, s'approcha, flairant quelqu'un de marque.

— Monseigneur..., commença-t-il.

Mais Raoul lui coupa brutalement la parole :

— Monseigneur!... Vous êtes fou ou ivre!... Il n'y a ni seigneur ni Monseigneur ici. Tenez-vous-le pour dit...

Le ton n'admettait pas de réplique. L'autre s'inclina, remit son bonnet sur sa tête et attendit.

— Que se passe-t-il dans votre guinguette? demanda soudain Raoul. Est-ce la fête de votre patron ou celui de votre épouse?...

— Ni l'un, ni l'autre. Simplement des accordailles qu'on célèbre en attendant la noce dans quelques mois...

— Vive Dieu! La fiancée est-elle jolie?

— Ravissante, absolument ravissante...

— C'est bon, apportez-moi du vin, du meilleur, et laissez-moi!

Et le comte Raoul de Labrette demeura seul devant son verre...

Dans les jardins de la guinguette, le bal battait son plein, les couples tourbillonnaient avec frénésie et, parmi les plus enragés, on remarquait un beau mousquetaire du roi avec une fort belle et blonde jeune fille.

— Ah! parrain, je n'en peux plus, arrêtons-nous un instant, dit celle-ci à son cavalier.

Le mousquetaire se mit à rire :

— Foi de Bertrand de Forville! s'exclama-t-il, ai-je donc pour filleule une mauviette sans résistance?... Déjà lassée, ma petite Madeleine, un jour où tu célèbres tes fiançailles avec l'homme de ton choix!...

Il la conduisait, tout en parlant, au bord de l'eau, où il la fit asseoir pour qu'elle reprît haleine.

— Tu l'aimes, ton Denis? reprit-il au bout de quelques secondes.

— Autant qu'il m'aime, parrain. Ce n'est pas peu dire.

— Tu aurais pu prétendre à un prince, ma petite, tu es si belle, mais tu es sage et te contentes de ce brave garçon, fils de ces marchands qui sont pour toi d'excellents patrons, et tu vas devenir madame la patronne à ton tour. Souviens-toi que ton mousquetaire de parrain compte que tu seras toujours une brave femme et, plus tard, une bonne mère de famille.

Madeleine se jeta à son cou en lui disant :

— Je vous le promets, parrain.

L'attendrissement gagnait Bertrand, il sentait les larmes lui monter aux yeux; il se dégagea brusquement de Madeleine. Est-ce qu'un mousquetaire pouvait pleurer?

— Allons, allons, petite, va donc rejoindre ton Denis: il me semble que je l'ai aperçu là-bas, vers cette tonnelle fleurie, qui te cherche sans doute. Va vite!

Madeleine ne se le fit pas dire deux fois. Elle s'élança, légère, dans la direction indiquée, oubliant déjà la fatigue qu'elle avait ressentie.

Bertrand la suivait d'un regard attendri, heureux du bonheur de Madeleine.

Celle-ci avait retrouvé Denis.

— Viens te reposer avec moi et boire un verre, sous cette tonnelle en fleurs, dit-il.

— Volontiers, Denis.

Il la tenait par le bras lorsqu'ils passèrent devant l'endroit où se trouvait Raoul de Labrette. A ce moment, un ami les saluait d'un « Vivent les fiancés! » retentissant.

Raoul tourna la tête de leur côté, tressaillit et devint pâle de colère.

Il venait de reconnaître en la fiancée cette jeune fille dont la beauté le troublait et qui n'avait jamais daigné répondre à ses aimables propos. Maintenant, il comprenait : elle en aimait un autre, elle préférait au comte de Labrette ce petit bourgeois qu'elle voulait épouser!

— Enfer et damnation! murmura-t-il. Nous allons bien voir.

Brusquement, il se leva, paya son dû et sortit du jardin...



Quatre hommes masqués surgirent (p. 15).

Denis avait fait asseoir Madeleine et lui répétait avec ferveur combien il était heureux de devenir bientôt son époux.

— Hélas! soupira-t-elle malgré elle.

— Hélas?... Que veux-tu dire, Madeleine? Songerais-tu à renier notre serment?

— Jamais, Denis, jamais... mais j'ai peur pour notre bonheur, une menace est sur lui.

— Une menace? Je ne comprends pas... Je ne me connais pas d'ennemis, et toi...

— Plût au ciel que ce fût seulement un ennemi!

— Explique-toi...

— Viens, Denis, vers le bord de l'eau, nous y serons plus tranquilles pour que je te confie mes craintes.

Les deux fiancés s'enfoncèrent dans l'ombre; et là, à voix basse, tremblante d'émotion, Madeleine conta à Denis l'angoisse que lui causait ce seigneur rencontré à l'église, qui l'avait, depuis, souvent suivie et poursuivie.

— Sais-tu son nom, Madeleine?

— Je l'ignore.

— Tu ne peux me le désigner aucunement?

— Non...

— Eh bien! ma chérie, je vais veiller davantage encore sur toi, si

c'est possible. Mais je t'en conjure, jusqu'à nos épousailles qui ne sont plus guère lointaines, ne sors pas ou presque pas de la maison, et ne sors jamais seule, tu me le promets?

— Je te le jure...

Ils restèrent un moment silencieux, puis Madeleine, toute frissonnante, murmura :

— Ne demeurons pas dans ce coin sombre. J'ai peur, Denis!...

— Avec moi?

— J'ai peur pour toi aussi... Penses-tu qu'un noble seigneur puisse hésiter à se défaire d'un rival plus heureux, surtout lorsque ce rival n'est qu'un fils de marchands?... Oui, oui, j'ai peur, Denis. Retournons dans le bal.

Il firent deux ou trois pas dans cette direction; mais, tout à coup, comme ils passaient devant un bosquet, quatre hommes masqués surgirent.

Avant qu'il ait eu le temps de pousser un cri, Denis était immobilisé par deux de ces hommes et entraîné loin de Madeleine. Celle-ci, maintenue par le troisième, essayait en vain de se libérer et d'appeler au secours.

Le quatrième, qui paraissait commander aux autres, s'inclina devant elle et lui murmura :

— Laissez-vous faire, la belle, et pas de bruit, ou il pourra vous en cuire ainsi qu'à votre galant.

Et, avec son compagnon, il cherchait à entraîner la jeune fille. Mais Madeleine résistait avec toute l'énergie du désespoir, et cette lutte n'allait pas sans quelque bruit, sans quelques piétinements inopportuns, car l'inconnu paraissait fort soucieux de ne point attirer l'attention et de ne causer aucun scandale.

Soudain Madeleine, d'un mouvement de tête inattendu, saisit une main qui la baïllonnait, et lui donna un violent coup de dents.

Sous la douleur, l'homme lâcha prise une minute. Madeleine, d'un prompt écart, s'élança dans la direction du bal en criant : « Au secours! »

Mais, aussitôt ressaisie par les ravisseurs, elle allait être enlevée lorsque, soudain, elle aperçut Bertrand de Forville, qui accourait de son côté.

Le mousquetaire se promenait en rêvant à Isabelle lorsqu'il avait cru entendre des bruits étouffés. Comme il avait l'ouïe fine, il avait vite repéré d'où venaient ces bruits anormaux et s'était dirigé vers cet endroit d'autant plus rapidement que c'était celui où il avait vu disparaître Madeleine et Denis.

Quel danger menaçait la jeune fille et son fiancé?

Y avait-il dispute?... lutte?... ou...

Il se souvint de l'inquiétude que Madeleine n'avait pu complètement lui cacher un soir, et cela acheva de le troubler. Il hâta le pas, la gorge serrée par l'angoisse, non qu'il craignit le danger pour lui, — un mousquetaire ignore la peur, — mais il tremblait pour sa chère petite filleule.

— Mordieu! malheur à celui qui oserait la toucher! grogna-t-il.

A ce moment, il perçut nettement le cri de Madeleine, quoiqu'il fût faible et étouffé par le bruit des danseurs et la musique du bal.

— Au secours! ma petite Madeleine, c'est bien toi, tu appelles au secours. Par mon saint patron, me voilà, et malheur, trois fois malheur à celui contre qui je vais te défendre!

Bertrand, l'épée à la main, se précipita vers le bosquet obscur où Madeleine luttait de toutes ses forces faiblissantes.

— Me voici, me voici, gamine! tiens bon! me voici!

En un clin d'œil, Bertrand tomba sur les deux hommes; celui qui maintenait Madeleine ne demanda pas son reste et, sans attendre ce mousquetaire en fureur, il s'éclipsa rapidement; Madeleine se trouva libre. Mais l'autre, le chef inconnu, demeurait là, devant la jeune fille, prêt à défendre chèrement son butin.

— Si tu tiens à la vie, laisse cette petite! gronda Bertrand.

Pour toute réponse, l'inconnu dégaina et se mit en garde, attendant le mousquetaire et prêt à la riposte.

Les deux hommes ferraillaient dans l'ombre; Madeleine, plus morte que vive, cherchait vainement à suivre les péripéties de ce combat.

Les adversaires paraissaient être aussi habiles l'un que l'autre dans le maniement de l'épée, et le drame s'éternisait.

Tout à coup, l'un d'eux s'écria :

— Damnation! il m'a touché. Ma main saigne.

Et, abandonnant le terrain, il parut se fondre dans la nuit.

— Où es-tu, petite? dit une voix joyeuse.

Madeleine sentit son cœur battre à grands coups : cette voix... mais oui... c'était bien celle de son parrain... et c'était l'autre qui s'était enfui, blessé!

Rassurée, elle s'avança :

— Où êtes-vous, parrain?

— Ici, petite. Je remets l'épée au fourreau. N'aie pas peur, avance et tombe dans mes bras... Tu peux bien me dire merci...

— Mon bon parrain!

— Sais-tu, au moins, quel est ce bandit audacieux? Il n'en a pas fini avec moi.

— Hélas! non... Ces hommes étaient masqués...

— Tu ne soupçonnes personne?

— Si, l'inconnu qui m'a plusieurs fois suivie...

— Mille morts! s'écria Bertrand, je le retrouverai, dussé-je pour cela le découvrir jusqu'en enfer!

Madeleine se signa.

— Taisez-vous, parrain! Ne dites pas de ces choses-là.

Bertrand se mit à rire :

— Poltronne! Mais ça, vois-tu, c'est mon affaire; toi, mets de l'ordre dans ta toilette, je vais à la recherche de Denis.

— Ils l'ont entraîné vers le bal...

Déjà, Bertrand s'y précipitait, après s'être assuré que Madeleine le suivait.

Quelques indications de l'hôtelier lui apprirent que Denis était attablé dans la guinguette avec deux amis...

— Ses geôliers qui le gardent, pensa Bertrand.

Il pénétra donc brusquement dans une petite salle. Denis y était, mais proprement bâillonné et ficelé; ses gardes du corps avaient disparu...

— Madeleine?... demanda-t-il aussitôt qu'il put parler.

— Saine et sauve! Mais il s'agit d'être sur ses gardes. Quand je serai parti demain, dans l'escorte de Sa Majesté, pour la guerre d'Espagne, jure-moi bien de ne point la quitter.

— Je vous le jure...

— Maintenant, va vers Madeleine, elle t'appelle, la pauvre!

Et Bertrand de Forville quitta le bal, un peu préoccupé.

CHAPITRE V

Sa Majesté Louis XIII, suivi de son premier ministre, le Cardinal de Richelieu, laisse sa bonne ville de Paris pour s'en aller en Espagne faire la guerre.

C'est un malade suivi d'un autre malade : le monarque, comme son ministre, est gravement atteint, mais un souverain se doit à ses devoirs de souverain, et Louis XIII se met en route, entouré d'une brillante escorte. A quelques heures derrière lui, suit le Cardinal, non moins bien escorté. Tous deux se doivent joindre à Lyon pour continuer leur route sur Narbonne, et c'est précisément à Lyon que les conjurés se retrouveront pour exécuter leur complot : Gaston d'Orléans, frère du roi, venant de Blois; de Thou, arrivant de Paris, se réuniront à Cinq-Mars, qui fait partie de l'escorte royale tout comme Bertrand de Forville, commandant une compagnie de mousquetaires, et tout comme le comte Raoul de Labrette. Celui-ci a pour mission, aussitôt les conjurés rassemblés à Lyon, de partir pour l'Espagne et de remettre le traité signé par eux à M. de Bouillon et aux chefs espagnols. Richelieu mort, M. de Bouillon et les armées espagnoles arriveront pour soutenir Gaston d'Orléans et ses partisans, Gaston qui ambitionne secrètement la régence ou, tout au moins, de dominer la reine régente, en cas de mort du roi.

Tout était bien prévu, ordonné; il ne restait plus qu'à exécuter...

Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que Cinq-Mars s'en vint fort tard dans la nuit — ou fort tôt le matin, comme on voudra — faire ses adieux à Marie de Gonzague.

— Hélas! Cinq-Mars, mon cher ami, dit-elle, qui sait si nous nous reverrons?

— Et pourquoi pas, Marie? Me croyez-vous assez imprudent ou sot pour me laisser prendre ou assez maladroit pour rater le Cardinal? Et vous, qui m'avez donné tant de courage, allez-vous maintenant me rendre inquiet et faible comme un enfant?

— Vous avez raison, Cinq-Mars, me revoilà vaillante, d'autant plus qu'il s'agit, en délivrant le roi d'un ministre tyrannique, de sauver notre amour...

— N'oubliez pas, Marie, que le Cardinal s'oppose à notre mariage...

— Cinq-Mars, il faut qu'il meure! Lui disparu, le roi nous rendra sa faveur...

— N'en doutez pas, Marie, ma chère amie, soyez forte et ayez confiance. Adieu!

Il posa un baiser sur le front de la jeune fille et, sans un mot, sans retourner la tête, s'en fut précipitamment...

Et pendant ce temps, dans les appartements réservés aux demoiselles d'honneur de la princesse, Bertrand de Forville, qui devait assurer son service près du roi aux premières heures de la journée, prenait congé d'Isabelle, sa fiancée.

Comme Marie de Gonzague, Isabelle frémissait d'angoisse, mais non point pour les mêmes raisons : Bertrand n'allait pas au-devant des risques mortels d'un complot, mais il courait vers les hasards de la guerre,

et déjà la tendresse d'Isabelle s'alarmait : elle le voyait étendu sur le champ de bataille, blessé... mort peut-être. Et elle pleurait doucement.

— Mon cher Bertrand, murmurait-elle, mon cher Bertrand... que le temps va me durer! Donnez-moi de vos nouvelles.

— Aussi souvent que possible, Isabelle; mais, de toutes façons, soyez assurée que mon silence ne sera point de ma faute et que votre image ne me quittera point. Ne vous enlaidissez pas en pleurant... Je ne suis pas encore mort, grâce à Dieu! Et votre maîtresse pourrait se plaindre d'une demoiselle d'honneur trop mélancolique... N'a-t-elle pas, elle aussi, des sujets d'alarme et Cinq-Mars ne part-il pas à la guerre avec nous?

— Cinq-Mars! Plût au ciel que l'amour de la princesse pour lui ne courût que les dangers de la guerre, mais il est autrement menacé...

— En vérité?

— N'avez-vous pas entendu dire, à la cour, que la faveur de Cinq-Mars décroît et que le Cardinal s'oppose à son union avec ma maîtresse?

— Des racontars!...

— Je ne le crois pas.

— Pourquoi?

— Certains mystères, certaines démarches, certains propos me font craindre ce malheur...

— Et qu'en dit Cinq-Mars? N'en savez-vous rien?...

— Cinq-Mars...

— Eh bien?

Isabelle détourna la tête sans répondre; il lui était pénible de refuser à Bertrand les éclaircissements qu'il demandait; mais, d'autre part, elle ne pouvait trahir la confiance de la princesse et livrer des secrets que, d'ailleurs, elle ne connaissait qu'à moitié. L'intimité où elle vivait dans la demeure de Marie, et l'amitié que lui témoignait la princesse lui imposaient la discrétion la plus absolue sur des affaires qui n'étaient point les siennes.

— Je ne sais rien de plus, mon cher Bertrand, que ce que je vous ai dit... et ce ne sont, d'ailleurs, que des impressions... peut-être même des imaginations de ma part.

Le mousquetaire n'insista pas, il comprenait fort bien les sentiments si respectables qui dictaient à Isabelle son attitude, mais il se promit, durant ce voyage, d'ouvrir l'œil sur Cinq-Mars, ses faits et gestes, et de veiller plus que jamais à la sécurité du roi et de son ministre...

Caracolant avec ses mousquetaires autour du carrosse royal, Bertrand de Forville poursuit la route qui va de Paris à Lyon.

L'état de santé du souverain exige des étapes courtes, et le voyage n'est guère rapide; le Cardinal suit à peu de distance, malade, lui aussi.

Alerté par les paroles mystérieuses d'Isabelle, Bertrand ne prenait pour ainsi dire point de repos. Dès qu'il n'était plus auprès du roi, il s'imaginait que les pires catastrophes allaient arriver. Il connaissait trop bien le caractère de Cinq-Mars, son ambition et son amour pour Marie de Gonzague pour croire qu'il pût se résigner à ne plus être le favori du roi et le fiancé de la princesse. Il avait été trop comblé pour accepter une demi-disgrâce; il était trop audacieux pour ne pas tenter de ressaisir la fortune, et malheur à celui ou à ceux qui lui faisaient obstacle!

Bertrand avait peur... Oui, cet intrépide lieutenant de mousquetaires s'inquiétait, était anxieux même, devant cette menace obscure qu'il sentait peser sur son maître et sur son entourage...



Il se glissa dehors avec d'infinies précautions (p. 20).

Le danger vu de face, si terrible qu'il pût être, n'était pas pour lui déplaire; mais le danger imprécis, tapi dans un coin d'ombre, cela l'angoissait...

S'il ne s'était agi que de lui, il eût pris la chose avec une certaine philosophie, il ne craignait pas la mort; mais le coup ne lui était pas destiné, ce n'était pas lui à qui on pouvait en vouloir. C'était plus haut, tout à fait au sommet qu'on viserait.

Et lui, chétif lieutenant, ne pourrait sans doute rien empêcher; mais il avait beau se dire cela, il s'obstinait à se trouver responsable, puisqu'il était de l'escorte du roi et que son attention était alertée.

— Que faire? se répétait-il à chaque instant. Le jour, il surveillait aisément les agissements de Cinq-Mars, sans d'ailleurs y découvrir quoi que ce soit de suspect. Mais, dès que la nuit arrivait, il se sentait troublé, il ne dormait plus, l'oreille aux aguets, allant et venant avec circonspection. Son attitude étrange aurait pu prêter à d'étranges commentaires : de quoi pourrait-on l'accuser, si on le surprenait en des lieux où sa présence ne s'expliquait pas? Et Cinq-Mars, si réellement il complotait, ne serait-il pas sur ses gardes?

Tout ceci était fort délicat et Bertrand se sentait mal à l'aise dans ce rôle qui n'était pas le sien.

Un soir que, tourmenté comme à l'ordinaire, il cherchait en vain à prendre quelques instants de repos, il lui sembla entendre un chuchotement sous la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur un jardin.

Il se pencha avec précaution par sa fenêtre, toujours ouverte et, prêtant l'oreille pour mieux entendre, il finit par distinguer deux ombres qui allaient et venaient dans une allée proche.

— Il est bien tard pour se promener, pensa Bertrand. Pourquoi attendre que tout le monde soit endormi pour bavarder? Que peuvent avoir à se dire ces deux personnages?

Il regarda encore attentivement au dehors : les deux ombres continuaient leurs allées et venues, très calmement, bras dessus, bras dessous.

— Bah! se dit enfin le mousquetaire, quelques jeunes gens parlant de leurs aventures. Que ce soit à Paris ou dans les provinces, elles sont toutes les mêmes. Bertrand, mon ami, tu perds ton temps.

Il allait cesser cette surveillance qui lui apparaissait inutile, lorsque quelques mots, prononcés un peu plus haut, vinrent jusqu'à son oreille attentive :

— ... Le cardinal... le roi... à Lyon... Alors, c'est décidé... il faut agir...

Bertrand tressaillit.

Il se glissa dehors avec d'infinies précautions, et s'approcha aussi près que possible des promeneurs nocturnes.

Il entendait mieux, mais il ne pouvait suivre la conversation. Il comprenait seulement qu'on parlait du roi, de son ministre, de leur arrivée le surlendemain à Lyon, d'où ils poursuivraient ensemble, cette fois, leur voyage.

Et, monotones comme un refrain, les noms de « Lyon » et du Cardinal revenaient sans cesse.

Bertrand demeurait perplexe : que devait-il faire? Comment savoir ce que signifiaient ces paroles et ce qui allait se passer à Lyon?

Car il était sûr, à présent, qu'il allait se passer quelque chose que ces gens connaissaient. Un soudain coup de vent fit voltiger les capes noires

dans lesquelles s'enveloppaient les inconnus. Bertrand eut le temps d'apercevoir deux jeunes hommes sveltes et élégamment vêtus.

Il eut un soupir de soulagement.

— Au moins, ce ne sont pas des mousquetaires! J'aurais eu grande peine, si j'avais reconnu là l'uniforme d'un des nôtres... Mais qui peuvent-ils être?

Les deux inconnus s'éloignaient de la maison et s'enfonçaient dans le parc.

Bertrand les suivait toujours, bien décidé à ne les lâcher que lorsqu'il serait encore mieux informé.

Les paroles d'Isabelle lui revenaient à la mémoire, très précises; un pressentiment invincible lui disait qu'il y avait un étroit rapport entre les allusions qu'Isabelle avait faites à un mystère où Cinq-Mars se trouvait mêlé et ces propos échangés ce soir, à deux pas de lui.

Mais il lui fallait plus qu'un pressentiment pour justifier un soupçon pouvant se changer en une terrible accusation.

Une seconde, il eut la tentation de se jeter à l'improviste sur les deux hommes, de les terrasser. Cela ne lui faisait pas peur, il en avait vu bien d'autres! Un mousquetaire valait au moins deux de ces jeunes messieurs de la cour — et de leur faire avouer ce qu'ils complotaient. Il se rendit vite compte que c'eût été très maladroit et que cette manière d'agir éloignerait à jamais toute possibilité de rien savoir de certain.

Seule, la ruse pouvait réussir, quelque répugnance que Bertrand eût à l'employer.

Et il continuait à marcher dans le sillage des deux hommes.

— Je les suivrai jusqu'à la porte de leur chambre, finit-il par décider, sans trop savoir d'ailleurs comment il s'y prendrait.

Heureusement, le hasard lui vint en aide : le coup de vent tournait en bourrasque soudaine, comme il s'en élève parfois dans la vallée du Rhône.

— Rentrons, dit l'un des inconnus en faisant volte-face.

Mais, ce faisant, ils marchaient contre le vent et, avant qu'ils aient pu y prendre garde, leurs chapeaux, à tous deux, s'envolèrent à quelques pas.

Prestement, ils les ramassèrent; mais ce peu de temps avait suffi au mousquetaire pour reconnaître ceux qu'il épiait.

— Cinq-Mars! J'en étais sûr, murmura-t-il, mais j'aime autant l'avoir vu de mes yeux... Quant à l'autre...

Il chercha, chercha; mais il ne put mettre un nom sur cette physionomie qui, d'ailleurs, ne lui était pas inconnue.

— Le nom importe peu! finit-il par se dire. Cela ne m'empêchera pas d'avoir l'œil sur lui...

Le reste de la nuit se passa sans incident; et, dès l'aube, on se remit en route pour Lyon, où l'on devait arriver le lendemain. La nouvelle se précisa : le roi resterait à Lyon pour y attendre le Cardinal, qui le suivait de près, et tous deux poursuivraient ensemble le voyage.

— Cinq-Mars et son compagnon étaient donc bien informés, constata Bertrand. C'est une preuve que leurs projets sont sérieux.

Toute la journée, pendant qu'on avançait sur Lyon, où le mystère qui l'angoissait allait se dévoiler, Bertrand de Forville demeura à la fois vigilant et rêveur.

Le moindre geste insolite, le moindre chuchotement le faisaient se dresser.

Plusieurs fois, il lia conversation avec Cinq-Mars, faisant le naïf, posant des questions à brûle-pourpoint.

Avec une désinvolture charmante, Cinq-Mars riait, répondait ou adroitement éludait la réponse avec l'adresse d'un courtisan consommé.

Bertrand l'admirait et se prenait à douter de la réalité de ce qu'il avait vu la nuit précédente. Ce Cinq-Mars n'était qu'une tête folle et aventureuse, et ce qu'il complotait ne pouvait être qu'une affaire d'amour...

Bertrand commençait à se rassurer un peu lorsque, dans un couloir retiré où il passait par hasard, il se cogna à deux hommes absorbés dans une conversation à voix basse. L'un d'eux était Cinq-Mars, non plus le jeune homme évaporé et rieur, mis un Cinq-Mars grave et sévère. Son interlocuteur était très certainement son compagnon de la nuit; Bertrand reconnaissait son visage; mais, pas plus que la nuit, il ne trouvait son nom.

Bertrand avait en vain cherché à rencontrer ce jeune homme; il avait été invisible jusqu'alors.

En apercevant le mousquetaire, les deux hommes se séparèrent.

— A tout à l'heure! dit l'inconnu en s'éloignant.

— Bon, pensa Bertrand, qu'est-ce qu'il peut comploter avec Cinq-Mars, celui-là? Il faut que je sache au moins qui il est.

A grandes enjambées, Bertrand rattrapa son inconnu comme il s'apprêtait à monter l'escalier qui menait aux appartements du roi. Il lui frappa hardiment sur l'épaule :

— Holà! holà! bonjour...

L'autre se retourna.

— Bonjour...

— Alors Bertrand, feignant la confusion, s'écria :

— Mille pardons! je me suis trompé, je croyais reconnaître — de dos — un de mes amis.

— Un serviteur de Sa Majesté ne peut être qu'un ami pour un lieutenant de mousquetaires, dit l'autre.

Et se nommant :

— Comte Raoul de Labrette, ajouta-t-il en tendant la main à Bertrand.

A son tour, celui-ci se présenta :

— Lieutenant Bertrand de Forville.

Et il prit la main du comte.

Il allait la lâcher, lorsque, tout à coup, son regard s'étant porté sur la main qu'il tenait, il demeura figé de stupeur : il venait de reconnaître une longue estafilade qu'il identifiait sans peine : c'était celle qu'il avait faite à l'inconnu masqué qui avait tenté d'enlever Madeleine, le soir de ses fiançailles.

Ainsi, ce conspirateur, ami de Cinq-Mars, se trouvait être en même temps celui dont il avait juré à Madeleine de la préserver!

— Tant mieux, se dit-il, deux suspects en un seul : ce sera plus facile d'en finir!

Mais son étonnement n'avait point passé inaperçu du comte.

— Qu'avez-vous? demanda celui-ci.

— Vous êtes blessé? fit Bertrand sans répondre à la question.

Raoul de Labrette rougit, sans doute de dépit au souvenir de sa tentative manquée.

— Oh! ce n'est rien, dit-il.

— Mais encore? Un duel, malgré les édits du Cardinal?

— Vous êtes curieux, lieutenant!

— Et vous bien craintif! Avez-vous donc peur de...

— Peur! moi peur! Ah! lieutenant, vous allez retirer ce mot!

Bertrand retint un sourire : le comte de Labrette se fâchait, c'était ce qu'il désirait.

— Retirer ce mot! Sachez, comte, que jamais je ne désavoue ce que j'ai dit. Je répète, — vous entendez? — je répète que vous avez peur...



Le moine le rejoignit près d'une chapelle (p. 26).

— Vous m'en rendrez raison.

— Quand il vous plaira.

— Ce soir, à minuit, sur la pelouse, au delà du verger.

— A ce soir.

Bertrand s'en alla fort satisfait : il savait le nom de l'ami de Cinq-Mars, et il allait bouleverser leurs plans, tout en débarrassant Madeleine d'un soupirant dangereux. Coup double! Car il ne doutait pas une seconde de triompher de son adversaire...

★★

La lune brillait d'un pur éclat, lorsque Bertrand, suivi de son second, se retrouva avec Raoul de Labrette, qu'escortait un de ses amis.

Après les saluts d'usage, les adversaires dégainèrent; leurs témoins en firent autant, comme ils en avaient décidé et comme cela se faisait fréquemment alors.

Bientôt, l'on n'entendit plus que le cliquetis des épées et le souffle haletant des escrimeurs.

Puis, tout à coup, un léger cri, un gémissement et le bruit sourd d'un corps qui tombe sur le sol.

Bertrand de Forville s'approcha de Raoul de Labrette, qui gisait à terre, sans connaissance. Il défit son pourpoint, sa chemise, mit à nu la poitrine, d'où coulait un filet de sang, se pencha et écouta : le cœur battait péniblement.

Bertrand se redressa; il allait appeler les deux autres qui ferrailaient plus loin et, dans l'ardeur du combat, ne s'étaient aperçus de rien, lorsqu'un bruit de papier froissé, craquant sous ses pieds, attira son attention. Il se baissa et vit une feuille de parchemin qu'avait dû perdre le comte de Labrette. Sans doute, ce papier se trouvait-il sur sa poitrine, en dessous de la chemise, car il avait quelques taches de sang.

— Ho! ho! pensa Bertrand, ce doit être un document précieux pour le cacher ainsi...

Il hésita quelques secondes, car il lui répugnait de lire ce papier et de violer ainsi le secret d'un mourant.

Mais, soudain, il se rappela la promenade nocturne de Cinq-Mars et du blessé, le conciliabule discret des deux hommes dans un couloir obscur, il se souvint des mots qui avaient frappé son oreille : « Le roi... le cardinal... Lyon... » Il se souvint surtout que Cinq-Mars, favori du roi, était à demi disgracié par les soins de Richelieu, et il savait à quels actes désespérés l'ambition déçue peut conduire un homme.

Il se décida et, à la clarté de la lune, parvint à lire le manuscrit qui venait de tomber dans ses mains, de si surprenante façon.

Il lisait avidement, fronçant les sourcils, ne pouvant retenir quelques exclamations où l'indignation se mêlait au mépris... Quand il eut achevé, il glissa rapidement le papier sur sa propre poitrine, en murmurant :

— Monsieur le duc de Bouillon et vos alliés d'Espagne vont attendre vainement votre messenger et surtout son message. Pour l'homme, s'il guérit, qu'il vous rejoigne s'il le peut, bon débarras; mais le papier, je le garde...

Il s'avança alors vers le second du comte de Labrette et vers son propre second :

— Messieurs, leur dit-il, cessez votre duel, M. de Labrette est blessé; veuillez vous en occuper le plus discrètement possible; le duel n'est pas bien vu de Son Eminence le Cardinal de Richelieu.

Les deux hommes s'arrêtèrent de se battre et s'éloignèrent en silence vers l'endroit où gisait le blessé, tandis que le mousquetaire se perdait dans la nuit.

CHAPITRE VI

Comme le bruit en avait couru, Louis XIII avait décidé, en effet, d'attendre à Lyon son ministre, le Cardinal. Celui-ci n'arrivant que tard dans la nuit, le roi et sa suite devaient rester tout un jour et une nuit encore dans cette ville.

C'était durant ce repos que les conjurés avaient décidé d'agir.

De Thou, parti de son côté, brûlant les étapes et crevant ses chevaux, avait devancé la cour à Lyon depuis trois jours, Fontrailles l'avait rejoint. Ne voulant rien laisser au hasard, ils étudiaient les lieux, en observaient les abords, faisaient parler les gens avec une extrême prudence, pour ne point donner l'éveil.

Tout serait prêt à l'arrivée de Cinq-Mars et du Cardinal...

Tout... excepté un point important : « Monsieur » Gaston d'Orléans, frère du roi, qui devait donner aux conspirateurs l'appui de son auguste présence, n'arrivait pas et de Thou s'inquiétait.

Cependant que le plan convenu, approuvé de la reine et sanctionné par la collaboration effective de Monsieur, se préparait dans ses derniers détails, cependant que le cortège royal arrivait aux portes de la ville, Gaston d'Orléans se trouvait encore dans sa bonne ville de Blois. Un malaise opportun l'avait retenu au moment de se mettre en route, son médecin avait attesté ce qu'il pensait être agréable à son noble client et lui avait défendu de quitter son château.

Il avait pourtant bien promis de donner lui-même, à Lyon, le signal convenu; mais, de ceci, il ne se souciait guère, il trouvait plus habile de rester à Blois : si le complot réussissait, si le Cardinal était abattu et le roi et la reine délivrés de sa tutelle, il en revendiquerait la gloire; mais si la conspiration échouait, qui pourrait formellement l'accuser?

Ah! de Thou pouvait bien l'attendre avec Fontrailles et Cinq-Mars! Lorsqu'ils verraient qu'il ne venait pas, ils agiraient seuls.

Et Gaston se frottait les mains en se félicitant de son habileté.

D'ailleurs, pourquoi irait-il se compromettre plus que la reine, qui avait approuvé sans laisser nulle trace de cette approbation et de son accord, qui n'avait même vu qu'une fois les conjurés et n'avait jamais envoyé aux Espagnols que des messages verbaux?

Et c'est ainsi que Cinq-Mars, lorsqu'il arriva avec la suite royale à Lyon, aperçut son ami de Thou, l'air tout désemparé.

De loin, il lui avait fait un signe, mais de Thou n'arrivait pas à approcher Cinq-Mars sans risquer d'être remarqué. L'installation de Sa Majesté et de sa suite obligeaient chacun à demeurer à son poste et Cinq-Mars n'avait pu, vers le soir, flâner au bord du Rhône, comme il était prévu. Il se demandait comment il s'échapperait avant l'arrivée du Cardinal, lorsque, passant devant l'église proche de la demeure réservée au ministre, il aperçut un moine qui le regardait obstinément et qui, lorsqu'il eut attiré son attention, lui fit un signe presque imperceptible, puis entra dans l'église.

Un autre que Cinq-Mars n'eût peut-être rien remarqué, mais le jeune homme avait de trop graves raisons d'être attentif aux plus minces

détails. Il entra donc dans l'église, déjà obscure, cherchant où avait pu passer ce moine; il l'aperçut enfin agenouillé sur un prie-Dieu, le visage enfoui dans ses mains et l'air si absorbé dans sa pieuse méditation que Cinq-Mars pensa s'être trompé, et qu'il allait ressortir de l'église. Lorsque le moine le rejoignit vers une chapelle et rabattant son capuchon, lui dit :

— Enfin! Viens au confessionnal.

Puis, vivement, de Thou replaça à nouveau son capuchon sur son visage.

Sans mot dire, Cinq-Mars le suivit.

A voix basse, le pseudo-confesseur et son pseudo-pénitent se renseignaient maintenant mutuellement.

— Le Cardinal?... demandait de Thou.

— Il arrive cette nuit. Nous restons demain ici; c'est donc demain, quand il se rendra à Vêpres que... qu'il faut agir. Tout est prêt?... Nos cachettes? nos chevaux? nos relais?...

— Tout... excepté le principal.

— Quoi?

— « Monsieur » n'est pas...

— Il va arriver.

— Il devrait être là depuis hier...

— Un retard imprévu, simplement...

Ils demeurèrent silencieux, n'osant s'avouer leurs pensées.

Enfin, Cinq-Mars reprit :

— Qu'il soit là ou non, il faut agir demain, à l'heure fixée...

— Mais si « Monsieur »...

— Ce ne sera pas la première fois qu'il aura manqué à sa parole...

— A la grâce de Dieu! soupira de Thou.

Sur ces mots, les deux amis se séparèrent. Par prudence, ils ne devaient ni se revoir, ni se parler avant que le moment fût venu.

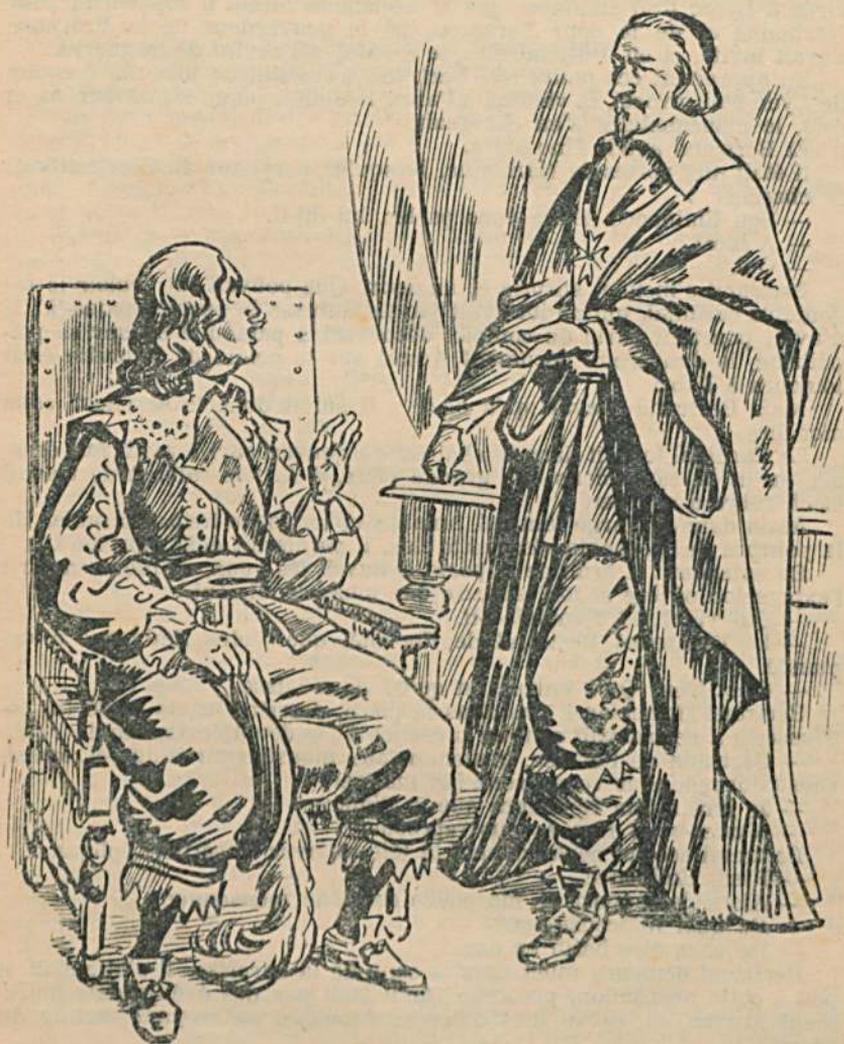
Cinq-Mars s'étonnait un peu de la persistance que mettait Bertrand de Forville à se trouver près de lui; il s'était étonné aussi et même inquiété de ne plus rencontrer Raoul de Labrette. Il avait tenté de savoir où il était passé; son enquête était demeurée sans résultat; les renseignements contradictoires qu'il avait recueillis lui faisaient croire que, sous un prétexte habile, le comte était parti remplir sa mission en Espagne et que l'accord serait bientôt entre les mains des Espagnols. Il soupirait quand il entendait dire que Raoul de Labrette avait été blessé d'un coup de pied de son cheval et qu'on le soignait dans un couvent.

— C'est un malin! avait affirmé Cinq-Mars à de Thou.

Tard dans la soirée, le Cardinal de Richelieu fit son entrée à Lyon, où il allait demeurer un jour entier.

Bertrand, s'étant juré que les coupables projets de Cinq-Mars ne s'exécuteraient pas, se creusait la cervelle pour trouver le moyen d'éloigner, dès la lendemain matin, de Lyon, Sa Majesté et le Cardinal. Une fois ces augustes personnages partis, il se faisait fort, lui, le mousquetaire Bertrand de Forville, d'empêcher les conjurés d'agir, sans esclandre inutile, sans troubler la quiétude du souverain.

Un hasard heureux le servit : Richelieu arriva fort malade et anxieux des bruits — très vagues — de complots qui lui venaient aux oreilles. Il avait tant d'ennemis, ayant lutté contre tant de grands seigneurs hos-



— Nous avons la preuve que vous avez trempé dans ce complot,
Monseigneur (p. 31).

tiles, que ces bruits de complots, si fréquemment répandus sans qu'on puisse en saisir quelque preuve, ne paraissent point invraisemblables. A l'ordinaire, le Cardinal ne s'en occupait guère; mais, en l'état de maladie où il se trouvait, ces menaces l'avaient quelque peu affecté. Il craignit que le roi lui-même n'autorisât son assassinat; aussi, dès son ar-

riée à Lyon, fit-il annoncer que le lendemain matin il repartirait pour Narbonne et de là pour Tarascon, où le gouverneur de la Provence l'avait invité, et où il attendrait que Sa Majesté revint de la guerre.

En apprenant ces nouvelles, Bertrand tressaillit de joie : le complot de Lyon était avorté, la victime à l'abri. Restait à punir les coupables, et cela, le mousquetaire s'en chargeait.

Et Bertrand suivit Cinq-Mars.

Il était aux portes de Narbonne, lorsqu'un serviteur du Cardinal vint le chercher :

— Son Eminence désire vous parler, lui dit-il.

— A moi?

— Oui.

Bertrand s'inclina, surpris et anxieux. Que pouvait lui vouloir le redoutable cardinal, qui ne lui avait jamais adressé la parole jusque-là? Il n'avait pourtant parlé du complot découvert à personne et, sur sa poitrine, le dangereux document trouvé sur le comte de Labrette était toujours à l'abri.

Mais Bertrand n'avait qu'à obéir : il suivit donc le serviteur sans mot dire.

Le Cardinal logeait dans le château du gouverneur; il avait fait dresser un lit de camp dans une grande pièce, à la fois cabinet de travail et chambre à coucher.

Assis dans un large fauteuil, amaigri et le visage livide au milieu de la pourpre de ses habits, les yeux clos, il paraissait déjà moribond.

En entendant le bruit de la porte, il ouvrit les yeux, se redressa, prit l'expression sévère et majestueuse que tous redoutaient.

— Qui vient là? demanda-t-il.

— Le lieutenant Bertrand de Forville, que Votre Eminence a demandé.

— C'est bien. Qu'il entre... et qu'on nous laisse.

Bertrand fit quelques pas dans la pièce; derrière lui, la porte fut repoussée : il se trouvait seul en présence du redoutable Cardinal.

— Bertrand de Forville, lieutenant aux mousquetaires du roi, savez-vous pourquoi nous vous avons fait mander?

— Je jure à Son Eminence que je l'ignore.

— N'avez-vous rien à vous reprocher?

Bertrand secoua négativement la tête et, avec sincérité, répliqua :

— Rien, Eminence.

— Alors, le rapport de ma police est donc mensonger?

— De quoi m'accuse-t-on?

— De vous être battu en duel...

Bertrand demeura muet sous le coup de la surprise. Il s'attendait si peu à cette accusation, préoccupé qu'il était par des événements autrement graves, et, après tant d'heures écoulées, se croyant certain du secret!

— Est-ce une calomnie? poursuivit le ministre devant le silence persistant de l'officier.

— Non, dit fermement Bertrand qui s'était ressaisi. La police de Votre Eminence a raison, je me suis battu en duel.

— Malgré mes édits?

Bertrand baissa la tête, sans répondre.

— Savez-vous que vous avez commis un crime de rébellion envers notre autorité, qui représente celle du Roi?

Bertrand demeura toujours silencieux.

— Vous ne pouvez ignorer l'édit défendant le duel sous peine de mort?

— Je ne l'ignore point, dit enfin le mousquetaire.

— Et vous y avez délibérément contrevenu?

« Votre adversaire est mort; ainsi, malgré ma défense, les nobles jeunes gens gaspillent des existences qu'ils devraient réserver au Roi et à la France! Désobéissant à nos édits, vous avez failli à votre serment d'obéissance; bravant nos édits, vous avez failli à votre serment de fidélité... Lieutenant de Forville, vous savez le châtiment que vous méritez pour votre félonie...

Jusque-là, le mousquetaire s'était dominé, mais ce mot de félonie, accolé à son nom sans tache, lui fit oublier toute étiquette; et interrompant le Cardinal, il s'écria :

— Que Dieu me pardonne! Votre Eminence se trompe; s'il y a un félon dans cette affaire, ce n'est pas moi!

— Et qui?

— Celui que j'ai tué! dit fièrement Bertrand.

— Le comte de Labrette?

— Le comte de Labrette.

— Vous avez beau jeu d'accuser un mort!

— Que Votre Eminence prenne ma vie, je l'ai mérité, mais qu'Elle sache que je ne suis ni lâche, ni félon et que malgré ma désobéissance, à cause même de ma désobéissance, je lui ai sauvé la vie.

— Mensonges!

— Je jure à Votre Eminence...

— Pas de serment! Des preuves!

Depuis un moment, un débat angoissant torturait le mousquetaire : il se voyait accusé de félonie et de rébellion, tandis qu'au contraire il avait rendu un service inappréciable à son roi en découvrant des conspirateurs appelant l'étranger à la rescousse! Que sa vie, à lui, Bertrand de Forville, fût menacée, il ne s'en souciait guère. N'en avait-il déjà pas fait, par avance, le sacrifice, sur les champs de bataille où il se rendait, mais qu'il pût être exécuté comme un homme ayant failli à l'honneur, comme un malfaiteur, cela, non, jamais! il ne pouvait s'y résoudre. La preuve de ce qu'il avançait était là, le papier accusateur était caché sur sa poitrine, il n'avait qu'à le sortir, qu'à le montrer pour se disculper... Et, cependant, il ne s'y décidait pas : il ne se résignait pas à se servir de cette feuille prise sur un moribond, il lui semblait qu'il y avait là quelque chose qui s'accommodait mal avec sa vie, aventureuse certes, mais loyale, où il n'avait combattu ses ennemis et ceux du roi que face à face...

Que devait-il faire?

Se taire? Impossible, il y allait du salut de ses maîtres.

Donner ce papier rougi du sang du comte de Labrette? Il ne le pouvait non plus... Empêcher de nuire Cinq-Mars et ses complices, arrêter leur bras avant qu'ils ne frappent, cela oui, mais les dénoncer!

— Vous n'avez pas de preuves! répliqua Richelieu. Ne cherchez pas quelque échappatoire, c'est inutile!

— Votre Eminence est maîtresse de ma vie, qu'elle la prenne, mais qu'Elle ne m'enlève pas l'honneur et qu'Elle daigne me croire...

— Sur parole?

— Sur parole.

Le Cardinal, pour la première fois, regarda le mousquetaire avec attention et fut frappé de la droiture et de la fierté de son regard.

— Parlez, dit-il moins rudement.

Bertrand se recueillit quelque temps avant de commencer :

— Avant tout, je supplie Votre Eminence de ne pas penser que je sollicite ma grâce. J'ai désobéi à ses ordres, je me suis battu en duel, je mérite la peine capitale... Ceci dit, je supplie également Votre Eminence de me croire quand je lui affirme que, sur mon adversaire, j'ai trouvé la preuve certaine d'un complot contre sa vie, qui devait s'exécuter à Lyon...

— Et pourtant j'arrive à Narbonne bien vivant...

— Votre Eminence a déjoué ces plans en ne restant pas à Lyon et...

— Et... Allons! achevez, je l'exige...

— Et surtout... un grand personnage manqua au rendez-vous... faisant perdre du temps aux conjurés, qui l'attendaient.

— Les noms des conjurés?

— Je les ignore, dit Bertrand sans hésiter.

— Et celui... du grand personnage?

— Je n'ose le dire... Votre Eminence est si bien renseignée qu'Elle n'a pas besoin de moi, chétif, pour savoir...

L'austère visage de Richelieu s'éclaira d'un faible sourire. Il était flatté de cet hommage rendu à l'habileté de sa police et de ses espions.

— Aussi bien, je saurai, sans doute... Allez, monsieur, demeurez auprès de Sa Majesté, sous la surveillance de mes hommes, jusqu'à ce que vos dires soient vérifiés... Et malheur à vous, si vous avez menti!

Suivi de deux émissaires du Cardinal, Bertrand de Forville s'éloigna pour aller reprendre son service dans la garde du roi...

CHAPITRE VII

Le Cardinal de Richelieu arpentait fébrilement le cabinet de travail qu'il s'était fait aménager au château de Tarascon, chez le gouverneur de la Provence, tandis que le roi était à Narbonne.

Il n'avait pas eu de peine à savoir à quel haut personnage Bertrand de Forville avait fait allusion et, aussitôt, il avait fait quérir le prince. Il l'attendait d'une minute à l'autre, réfléchissant à la conduite à tenir, à la conversation qui allait avoir lieu.

Arriverait-il à arracher à son interlocuteur les noms des coupables? Ou celui-ci se refuserait-il à les dénoncer? Dans ce cas, rien à faire : il ne pouvait châtier le frère du roi. Seuls, les plus modestes devaient payer pour tous... à condition de les démasquer.

— Ce serait extraordinaire si j'échouais avec celui-là! Je suis venu à bout de plus difficiles.

Des pas se firent entendre dans le vestibule, on heurta à la porte.

— Entrez! fit le ministre.

Un soldat vint, à voix basse, lui dire quelques mots à l'oreille.

— C'est bien. Qu'il entre! Qu'on nous laisse seuls.

Le soldat ressortit et introduisit aussitôt Gaston d'Orléans. Puis il se retira. « Monsieur » et le Cardinal demeurèrent face à face.

Malgré des efforts visibles pour faire bonne contenance, la physiologie du prince était blême et trahissait une profonde anxiété.

— Que Votre Altesse veuille bien s'asseoir, dit le Cardinal d'une voix douce.

Et lui-même s'assit en face de « Monsieur ». Celui-ci hésita un instant; puis, devant le silence du ministre, se décida :

— Vous m'avez fait savoir que vous aviez besoin de moi, monsieur le Cardinal. Je n'ai pas hésité à accourir, malgré mon état de santé...

— Si Votre Altesse est malade...

— Oh! souffrante seulement.

— Je regrette de l'avoir dérangée, mais il s'agit du service de Sa Majesté, qui passe avant tout.

— Sa Majesté me demande?

— Pas Sa Majesté, à dire vrai, mais moi, son premier ministre, qui le représente.

— Qu'attendez-vous de moi?

— Il s'agit d'une conspiration, répliqua brusquement le Cardinal en regardant Gaston dans les yeux.

Le trouble que Monsieur ne put dissimuler prouva aussitôt au Cardinal que le mousquetaire n'avait pas menti.

Sûr de son fait, il savait comment il fallait agir avec ce prince poltron et faible pour découvrir toute la vérité. Il poursuivit donc, d'un ton d'où toute douceur avait disparu.

— Nous avons la preuve que vous avez trempé dans ce complot, Monsieur.

— La preuve?

— Eh! oui... Certain papier dangereux peut parfois s'égarer.

Il mentait en ceci, n'ayant nul papier entre les mains, mais il avait trop d'expérience pour ne pas savoir qu'en l'occurrence, il pouvait y en avoir un, et que ses espions ne se trompaient pas lorsqu'ils y avaient fait allusion. Pour s'en assurer, d'ailleurs, il prêchait le faux afin de savoir le vrai. Il connaissait bien celui à qui il avait affaire!

Gaston, en entendant faire allusion à un dangereux papier, sentit la tête lui tourner, ses lèvres tremblèrent : il revit la scène chez de Thou, le projet de traité que Raoul de Labrette devait apporter au duc de Bouillon et en Espagne...

Juste ciel! Si le Cardinal parlait de ce papier, il était perdu, lui, Monsieur!

Comme s'il devinait ces pensées, Richelieu poursuivit :

— Votre Altesse s'est fourvoyée dans une bien fâcheuse aventure. Evidemment, la vie d'un fils de France n'est pas en danger, et nous n'y toucherons pas; mais il y a des fautes, même lorsque c'est un prince du sang qui les commet, qui méritent un châtiment, à moins que...

— A moins que?... fit Gaston quasi défaillant.

— A moins qu'il ne les rachète en les confessant.

« Monsieur » sentit qu'on lui enlevait un rude poids de dessus la poitrine, il respira : puisqu'il ne s'agissait que d'avouer pour être pardonné, ce n'était pas difficile, il était sauvé.

— Je vais tout dire à Votre Eminence, prononça-t-il avec fermeté.

— Tout, n'est-ce pas? Sinon, Sa Majesté fera enfermer Votre Altesse...

Alors Gaston d'Orléans parla, longuement, sans réticence, faisant même une allusion discrète à la reine.

Il racontait l'origine du complot, son but, nommait ses complices, et c'était comme s'il eût tué avec une arme des gens qui avaient eu confiance en lui.

Il désigna Cinq-Mars, Bouillon, de Thou, Marie de Gonzague, donna des précisions qui ne pouvaient laisser aucun doute sur sa véracité. Il se serait attardé dans des détails supplémentaires et inutiles, tant il était heureux d'en être quitte à si bon compte; mais Richelieu l'arrêta : il en savait assez.

— Votre Altesse peut se retirer. Qu'elle demeure toutefois à Lyon, où nos conspirateurs seront jugés...

.....

Cinq-Mars et de Thou, condamnés à mort, moururent sur l'échafaud avec courage. Le duc de Bouillon sauva sa tête en abandonnant au roi sa ville de Sedan. Marie de Gonzague se réfugia à temps à l'étranger.

Quant à Bertrand de Forville, il ne voulut recevoir aucune récompense que celle-ci : un congé de quelques jours pour assister aux noces de Madeleine et célébrer les siennes avec Isabelle avant d'aller exposer de nouveau sa vie au service du roi.

FIN

POUR PARAITRE JEUDI PROCHAIN :

L'ennemi de Jeanne d'Arc

par Michel NOUR

— *Oui, affirma énergiquement une commère vigoureuse qu'on appelait Marion la Cavaudière, c'est un soldat de l'escorte qui me l'a dit : nous serons délivrés de ces maudits Anglais par une femme qui va sauver le royaume!*

Un incrédule ricana :

— *Voilà une chose qu'il faudra avoir vue pour y croire!*

— *Tu la verras, Simon, si Dieu ne permet pas au diable de retirer d'ici là ton âme de ta vilaine carcasse!*

Vexé, Simon voulut répondre par un grossier propos.

Mais dans le petit groupe que formaient quelques habitants d'Orléans devant la porte du cabaret de Thomas Hautmenu, il sentit que toutes les sympathies allaient à Marion.

Alors, hypocritement, il imposa silence à sa fureur et reprit d'un ton de doucereuse raillerie :

— *Tu en as une chance que ce brave soldat se soit dérangé de son chemin pour venir te faire ses confidences!*

— *Il n'a pas pris cette peine-là, bien sûr! répliqua Marion en haussant les épaules. C'est pour me demander des renseignements et non point pour m'en donner que cet homme-là est venu à moi quand il m'a aperçue sur la berge de la Loire. Il marchait en avant pour guider les autres et savoir par où il valait mieux passer pour éviter les endroits occupés par nos ennemis.*

— *Et tu l'as renseigné?*

(A suivre.)

L'HISTOIRE VÉCUE

Tous les grands hommes, tous les grands faits
du passé

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

60 Cent.
=

L'OUVRAGE COMPLET

Il paraît un ouvrage tous les Jeudis

Déjà parus :

- N° 1. — LE GRENADEUR D'AUSTERLITZ.
- N° 2. — UNE AVENTURE DE D'ARTAGNAN.
- N° 3. — LE VOLONTAIRE DE VALMY.
- N° 4. — JEAN BART, LE CORSAIRE.
- N° 5. — LE GUIDE DE BONAPARTE.
- N° 6. — LE MOUSSE DE CHRISTOPHE COLOMB.
- N° 7. — LE SERMENT DES TROIS VENDÉENS.
- N° 8. — UNE CONSPIRATION SOUS LOUIS XIII.

— **EN VENTE PARTOUT** —

F. ROUFF, Éditeur, 8, b^d de Vaugirard, PARIS (15^e)